

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second-Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. ON SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Garnet Mondain.

BALS A L'OPERA.

Janvier 10 Amphitryons. Février 3 Nérée. 10 Olympiens. 14 Falstaffiens. 17 Mitas. 20 Eves d'Obéron. 25 Atlantiens. 27 Chevaliers de Momus. Mars 3 Equipe de Protée. 3 Rex. 4 Equipe de Comus.

TEMPERATURE.

Du 6 janvier 1907. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade 7 h. du matin... 52 11. Midi... 45 9. 3 P. M... 48 9. 6 P. M... 48 9.

A Washington.

Les deux Chambres du Congrès sont rentrées en session hier, et l'intérêt va se concentrer maintenant sur la branche législative du gouvernement de laquelle dépend la solution de questions d'un intérêt vital pour le pays. La première séance n'a été, comme d'ordinaire, qu'une formalité pure et simple.

Les membres de la Chambre et du Sénat se sont réunis, ont échangé des compliments, puis se sont séparés pour permettre aux bureaux de s'organiser et de préparer la besogne qui leur incombe. Les préparatifs ne seront pas de longue durée, car les trois semaines de la session de décembre ont été bien employées. Plusieurs bills ont même été étudiés et discutés en comité, et dès la semaine prochaine des rapports seront déposés à la Chambre et au Sénat.

Un des plus importants bills qui seront prochainement discutés est celui qui a trait à la réforme financière. La crise qui dure encore, mais s'atténue de jour en jour et va bientôt prendre fin, n'a pas été sans inquiéter sérieusement les gouvernants, leur causer de graves soucis, et la nécessité d'une réforme est apparue plus impérieuse que jamais. Dans son message au Congrès le président Roosevelt a traité longuement la question, et a suggéré des moyens de sortir d'une situation qui n'est peut-être pas aussi grave que certains se sont plu à le dire, mais qui n'en offre pas moins de dangers pour la prospérité future du pays.

Le chapeau rouge n'est conseillé qu'à ceux qui ont des cheveux blancs ou orange. Eviter les chapeaux jaunes et orangés. Se monter fort réservé vis-à-vis du chapeau violet, à moins qu'il n'en soit séparé par des cheveux ou des accessoires jaunes. De même pour les chapeaux bleus, qu'une brune seule pourra risquer avec des accessoires bleus ou violets. Comment aucune grande mode ne s'est-elle avisée de s'associer le vénérable Chevreuil?

GORKI A ROME. Le 1er décembre, M. Giacomo Pace, propriétaire de la pension Lovigne, recevait la visite du cavalier Abbondanti, commissaire de police au quartier de Campo Marzio, qui lui annonçait pour le lendemain l'arrivée de Maxime Gorki et le pria de lui réserver l'appartement No 5. M. Giacomo Pace, habitué à recevoir dans sa pension aristocratique les personnalités les plus argentées de la clientèle étrangère, se montra un peu surpris qu'un simple folliculaire, aggravé de nihilisme, fit rentrer chez lui, et par voie officielle, un des meilleurs appartements. Mais le commissaire, sans donner d'autres explications, se contenta d'ajouter que l'écrivain russe voyagerait incognito, que pour passer plus sûrement inaperçu, il avait repris son véritable nom de Peikof, déjant éviter les manifestations et épargner à la police l'ennui de les réprimer. L'écrivain russe arriva, en effet, le 3 décembre. Une troupe d'agents cyclistes était allée au-devant de lui à la gare; elle suivit sa voiture à travers les rues de Rome et l'escorta jusqu'à la pension Lovigne; une autre troupe d'agents, déployée aux abords de l'hôtel, donnait à la via Sistina l'aspect d'un corps de garde; aussi tout le monde était aux fenêtres pour voir passer l'incognito. Sur les registres de la pension, le voyageur alliant trois langues en quatre mots, s'est inscrit: "Monsieur Peikof et signora". Il habite l'appartement No 5. Il n'a reçu jusqu'à présent qu'une seule visite, celle d'un professeur russe accompagné de sa femme. Il va souvent voir des amis. Les Bookin, qui sont un peu ses parents. Il ne sort qu'en voiture, toujours avec sa femme, et toujours suivi de ses agents cyclistes. Bref, le nihiliste russe voyage comme un souverain, avec tous les agréments de l'escorte et du plus strict incognito. On ne s'expliquera point qu'il ait hâte de gagner Capri, où il va passer l'hiver.

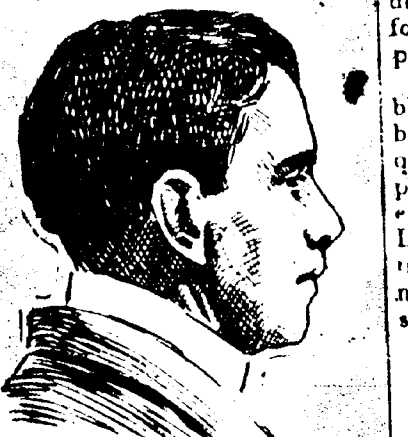
Le cousin du roi. Le docteur Wilhelm Köhler, de Mannheim, écrit à la "Gazette de Francfort": "La mort du roi Oskar de Suède, me rappelle une anecdote, que je veux vous redire. Il y a une cinquantaine d'années, le futur souverain avait pris passage sur un paquebot de Marseille à destination de l'Algérie. Le capitaine du navire, sans le connaître encore, le salua courtoisement, et le dialogue suivant s'engagea entre eux: "Si je ne me trompe pas, Monsieur, je vous ai rencontré hier en uniforme dans les rues de Marseille." "C'est fort possible, capitaine, j'ai fait hier quelques visites officielles et je m'étais mis en tenue." "Puis-je, sans indiscrétion, vous demander quel uniforme vous portiez?" "Celui d'amiral." "Déjà amiral, s'écria le capitaine, et vous n'avez pas vingt-cinq ans! Il faut, Monsieur, que vous soyiez un marin tout à fait distingué." "Je voudrais, répliqua modestement le prince, ne devoir mon grade d'amiral qu'à mes services nautiques; mais je le dois un peu au nom que je porte." "Puis-je vous demander quel nom?" "Bernadotte." "Ah! Bernadotte! Monsieur serait-il de la famille du maréchal? Il était mon grand-père." "Mais le maréchal est l'aïeul du roi de Suède." "Sans doute. Et je suis le prince Oscar, frère du roi." "Vous avez encore des parents dans notre pays, Monseigneur." "Je le sais, mais, à mon grand regret, je n'ai pas le plaisir de les connaître." "Si cela vous est agréable, Monseigneur, je puis vous présenter un de vos cousins." "Un cousin?" "Un cousin qui est capitaine de machines." "Bernadotte!" cria-t-il. Aussitôt un homme tout barbouillé de suie, nu jusqu'à la ceinture, sortit d'une écuille et s'avança vers le capitaine qui, du ton le plus cérémonieux, dit au prince de Suède: "J'ai l'honneur de présenter à Votre Altesse Royale son cousin Bernadotte." Le capitaine s'éloigna sans doute pour laisser libre cours aux épanchements de famille; car l'histoire n'a pas retenu les propos qu'échangèrent les cousins.

Les chapeaux devant la science. Chevreuil s'est occupé—comme Hippocrate!—de la question des chapeaux. Voici ce qu'en disait Chevreuil: Un chapeau noir à plumes ou à fleurs blanches ou roses convient aux blondes, il ne messied pas aux brunes, mais sans être d'aucun bon effet. Celles-ci peuvent ajouter des fleurs ou plumes orangées ou jaunes. Le chapeau blanc ne convient qu'aux carnations blanches ou roses, mais quant aux chapeaux de gaze, de crêpe, de tulle, ils vont à toutes les carnations. Pour les blondes, le chapeau blanc peut recevoir des fleurs roses, ou surtout bleues. Les brunes doivent éviter le bleu, préférer le rouge, le rose, l'orangé. Le chapeau bleu clair va au type blond, il peut être orné de fleurs jaunes ou orangées, mais non de fleurs roses ou violettes. La brune qui risque le chapeau blanc ne peut se passer d'accessoires orangés ou jaunes. Le chapeau vert fait valoir les carnations blanches ou doucement roses. Quant au chapeau rose, il ne doit pas avoironner la peau; il doit en être séparé par une garniture blanche ou verte.

Les Repas au Métronome. On se souvient de la communication faite, il y a quelques mois, à l'Académie de médecine, par le docteur Jaquet. La plupart de nos dyspepsies, de nos gastrites, des embonctions précoces, des maladies d'estomac, disait-il en substance, proviennent de notre façon défectueuse de manger. Nous prenons nos repas trop rapidement, sans mastiquer assez nos aliments. Les Américains, à leur tour, signalent de tels inconvénients et se préoccupent d'y remédier. Une école s'est fondée, l'école des Flechteristes, du nom du principal apôtre, le docteur Flechter. Dans les restaurants qui en dépendent, on peut voir, à cette heure, des gens manger au métronome, et tâcher de coordonner le mouvement de leurs mâchoires aux oscillations du balancier. Un docteur, attaché à l'établissement, détermine, après examen des clients, la cadence qui s'im-

LE SECOND PROCES D'HARRY K. THAW

New York, 6 janvier. Le second procès d'Harry K. Thaw, le meurtrier de Patchette Stanford D. White a commencé ce matin devant la cour criminelle de New York présidée par le juge Dowling.



HARRY K. THAW.

Le juge Dowling déclare que jusqu'à plus ample notice la cour tiendra trois audiences chaque jour et que, comme lors du précédent procès, le jury sera enfermé pendant toute la durée des débats. Immédiatement après cette déclaration la cour procéda à la formation du jury qui occupera probablement plusieurs audiences. L'intérêt manifesté par le public lors du premier procès semble être évanoui et les tribunes, quoique passablement garnies, présentent de nombreux vides. Il est probable que l'ordre du juge Dowling interdisant l'accès des tribunes aux femmes a grandement contribué à cet état de choses.

A onze heures, peu après l'ouverture de l'audience, le prévenu est introduit dans la salle. Aucun changement ne s'est produit dans la personne d'Harry Thaw, et il ne semble nullement avoir souffert des longs mois de captivité. Le soir, "Aida" a été joué par les mêmes artistes qui avaient fait applaudir l'œuvre de Verdi la veille. Tous ont été impeccables et Mme Gonzales (Aïda), M. Bielleto (Rhadamès), et les autres ont été fréquemment et chaleureusement applaudis. Il y aura du monde ce soir au théâtre de la rue Bourbon, car on y donne "Mignon", et aussi parce que le rôle de l'héroïne de l'œuvre d'Ambroise Thomas est confié à Mlle Lina Bertozzi, la délicieuse Mimi de "La Bohème". Mlle Olga Simzis, dont le talent a été très apprécié dans la tournée de la troupe Milano, fait son début à cette occasion. Les autres rôles seront tenus par MM. Parola, Wulman, Pacini et Mauceri et Mme Carzio. Une représentation extraordinaire est donnée mercredi soir en l'honneur des officiers du croiseur italien et des deux canonnières américaines qui séjournent dans notre port. C'est "La Traviata" qui fera les frais de cette soirée, et on peut s'attendre à un véritable régal artistique avec les éléments que contient la troupe Milano. Mme Padovani fera une Violetta incomparable. Jeudi, dernière soirée d'abonnement: "Cavalleria Rusticana" et "Pagliacci".

TULANE. La troupe qui joue "A Yankee Tourist" au Tulane, à la tête de laquelle se trouve Raymond Hitchcock, un des plus habiles comédiens de notre époque, est certainement une des meilleures qui aient paru à la Nouvelle-Orléans depuis longtemps. La comédie, le chant et la danse sont exécutés avec un art parfait et l'enthousiasme des spectateurs a été porté au comble dès la première représentation dimanche soir. Il faut dire aussi que la pièce est extrêmement amusante et que les chansons qui y sont intercalées sont de très bon goût et de nature à devenir rapidement populaires. Raymond Hitchcock triomphe dans "A Yankee Tourist". A partir de jeudi soir le Tulane donnera "Madame Butterfly", un opéra de Puccini.

ORESOENT. Un drame qui constitue une satire de la société anglaise tient l'affiche cette semaine au Crescent. Il a pour titre "The Walls of Jericho" et est certainement une des œuvres les plus puissantes qui aient été produites en ces dernières années. Elle requiert pour son interprétation des arti-

THEATRES.

ORPHEUM.

Le programme inauguré hier soir à l'Orpheum marche de pair avec tous ceux qu'a offerts le théâtre de la rue St-Charles depuis le commencement de la saison; il est excellentement composé et exécuté à la perfection. Un des plus intéressants numéros est "A Night with the Poets". C'est un vaudeville en un acte dont le dialogue et le chant sont supérieurs, et qui est mis en scène avec un luxe inouï. Miss Julie Herne se distingue de façon toute spéciale dans "Between the Acts", une saynète aussi spirituelle qu'émouvante. Une pantomime qui a pour titre "Tate's Fishing" est exécutée avec infiniment de talent par des artistes anglais et les sœurs O'Meers sont des gymnastes comme on voit rarement. Son égoïsme très applaudi les Piccolo Midgels, James H. Cullen qui dit le monologue avec

nécessaire: indispensable. —Indispensable? —Je comprends fort bien que, après réflexion vous éprouviez scrupule à parler davantage. Toutefois, au point où nous en sommes, je ne puis plus me permettre de vous taire. Et, même, moi-même, je suis disposé à solliciter de vous, instantanément, au besoin, les explications promises. Non pas, croyez-le, que j'y aie pensé par une curiosité banale; mais n'oubliez pas que, prêtre, j'ai souvent charge d'âme. Or, le médecin des âmes, tout comme le médecin des corps, ne peut avoir chance de guérir les maux, ou, tout au moins, de les soulager, que quand il en connaît les plus intimes, les plus secrètes causes. J'estime qu'il est de mon devoir, en toutes circonstances de me procurer, autant que cela est en mon pouvoir, les moyens de venir en aide à ceux qui souffrent, moralement, et cela quelque souffrance que je doive en éprouver moi-même, car il va de soi que l'être impressionnable que je suis ne regarde pas toujours sans émotion l'abîme où semblent sonner les consciences! Ai-je besoin d'ajouter que vos confidences seraient, par moi, religieusement gardées?

—Où! je me rends à ces raisons... Vous m'avez convaincu... C'est à tant que je disais tant à l'heure, avec une résignation plus apparente que réelle, que le passé est mort, que tout ce que on pourra faire et dire ne changera rien à la situation... Je suis, au contraire, absolument convaincu que tel ou tel

pas un seul qui n'ait été fêté. Miss Ada Meade est ravissante dans son rôle de Yum-Yum. Si toutes les Japonaises lui ressemblaient l'empire du Mikado serait incontestablement l'endroit de la terre le plus recherché. Les autres interprètes se distinguent également par leur brio et leur entrain. C'est devant des salles combles qu'ils joueront toute cette semaine. L'ESPRIT DES AUTRES Aux chrysanthèmes. —Ah! que je suis heurée d'avoir reçu des billets pour voir cette jolie exposition de fleurs. —C'est sans doute ce qu'on appelle des billets de parterres... Un théâtre et la mode des grands chapeaux. —Tenez, mon ami, voulez-vous la janelle, il y a une salle magnifique... —Je préférerais plutôt un petit band.

JARDIN D'HIVER. Le "Mikado", le délicieux opéra comique qu'offre cette semaine le Jardin d'Hiver à ses nombreux habitués, n'a rien perdu de sa vogue. Les soirées précédentes, l'on en juge par l'enthousiasme qu'ont montré les spectateurs aux premières représentations. Les artistes ont dû répondre à de nombreux rappels, et il n'en est

tes de grand talent, sans quoi les beautés qu'elle renferme passeraient inaperçues. Or, la troupe qui la joue au Crescent est composée d'excellents éléments, qui sont entièrement à la hauteur de l'œuvre. Parmi eux se distinguent particulièrement Herbert Kelcey et Effie Shannon, deux artistes d'un talent peu commun. C'est une semaine exceptionnellement fructueuse qui commence pour le Crescent.

Mme EVELYN NESBIT THAW. Titot que Thaw s'est assis à la place qui lui est assignée son avocat, M. Martin Littleton, annonce que la défense plaidera l'insanité du prévenu à l'époque où fut commis le crime.

Dans la salle on remarque la présence de Mme Evelyn Nesbit Thaw qui est arrivée de bonne heure au tribunal en compagnie de Mme Carnegie et de M. Josiah Thaw, frère et frère du prévenu. La défense qui sera dirigée par M. Littleton comprend en outre les avocats Don O'Reilly et A. Russell Pebody. A 5 heures, à la suspension d'audience, les trois jurés suivants avaient été acceptés par le district attorney Jerome et par la défense: No 1. Charles E. Gremmel, courtier, habitant au No 317 de la 115 rue Est. No 2. John R. Hatchett, marchand de cigares. No 3. George W. Moorwood, importateur, 85 rue Front.

tail, tous les événements qui s'étaient produits avant le meurtre du commandant Philippe Duroc...

La conversation fut, brusquement, interrompue... On avait marché dans le jardin... L'abbé se leva, après avoir fait un geste pour recommander le silence à ses hôtes... Marion parut sur le seuil... Elle était sortie du presbytère par la porte de la cuisine dans le jardin, derrière la maison, et elle avait étendu, sur les haies, du linge à sécher; puis, comme tous les soirs à pareille heure, elle s'était présentée devant son maître et pasteur, qui veillait, au parloir — ou, pour lui demander s'il n'avait plus besoin d'elle. Comme tous les soirs, l'abbé dit: —Vous pouvez vous retirer... Que Dieu soit avec vous... La servante salua et, grave, lente, sortit. On entendit le bruit de ses pas sur le gravier... le bruit s'éloigna et cessa; puis, tout retomba au silence, où retentissait toujours, scandée, sonore, la chanson du grillon...

Les trois hommes restaient impressionnés. —Bombers jours!... dit le commandant. Oui, il manquait quelque chose, à la fête familière.

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

NOEL TRAGIQUE.

GRAND ROMAN INEDIT.

PAR HENRI DEMESSE

DEUXIEME PARTIE

HUIT ANS APRES

XVII AU PRESBYTERE

—Nous vous obéissons... M. Loiseau s'assit, après avoir déposé sur la table une liasse de journaux qu'il avait tirés de sa redingote... Elle mit sur la table un oronchon de bière et se retira prestement, sans bruit... La cloche se tint, et l'on entendit de nouveau la chanson du grillon tapi dans l'herbe... Depuis un moment, l'expression de la physionomie de l'abbé s'était modifiée... Il revoitait, par la pensée, le visage, éploré, de Lucette à l'église... et cela lui causait une angoisse... Pourtant, il s'efforça de faire accueil à ses hôtes. —A votre santé, messieurs! —A la vôtre, monsieur l'abbé! —Très fraîche!... et exquis!... Après un silence, M. Loiseau dit: —Monsieur l'abbé, ce soir, et ce qu'il me semble, vous n'avez pas votre belle sérénité habituelle... —Je l'avoue... —Et pourquoi? —J'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit cet après-midi... —Je m'en doutais... —Et je dois convenir que j'en suis encore troublé indolument... —Je peux bien vous dire, du reste, que je ne suis guère moins troublé que vous...

—Bah!... —Non sans raison... —Expliquez-vous... —Vous m'avez dit "agrippé" et ma foi quoique par habitude professionnelle je sois absolument maître de ma langue, je me suis laissé entraîner plus loin, certes, que je ne l'aurais dû... —Vous le regrettez?... —Oui... —Est-ce que vous avez changé d'avis?... Vous ne seriez plus disposé à compléter vos confidences?... —J'ai réfléchi, moi aussi... —Et je me suis dit: A quoi bon raviver des souvenirs attristants... Cela ne changera rien à la situation, hélas!... A quoi bon, d'autre part, troubler votre quiétude?... —Mais... —Le passé m'intéresse plus que ceux qui ont connu la victime... ceux qui la pleurent encore... Croyez-moi, monsieur l'abbé, dévinez des vivants... Laissons les morts en paix... Etes-vous de mon avis?... —Non... —Ah!... —Je dis: "Non"... avec toute l'énergie dont je suis capable... —Et! mais comme vous voilà grave! —Non seulement je crois qu'il sera utile que vous vouliez bien compléter vos confidences; mais je suis persuadé, à cette heure, que cela est nécessaire, plus que

nécessaire: indispensable. —Indispensable? —Je comprends fort bien que, après réflexion vous éprouviez scrupule à parler davantage. Toutefois, au point où nous en sommes, je ne puis plus me permettre de vous taire. Et, même, moi-même, je suis disposé à solliciter de vous, instantanément, au besoin, les explications promises. Non pas, croyez-le, que j'y aie pensé par une curiosité banale; mais n'oubliez pas que, prêtre, j'ai souvent charge d'âme. Or, le médecin des âmes, tout comme le médecin des corps, ne peut avoir chance de guérir les maux, ou, tout au moins, de les soulager, que quand il en connaît les plus intimes, les plus secrètes causes. J'estime qu'il est de mon devoir, en toutes circonstances de me procurer, autant que cela est en mon pouvoir, les moyens de venir en aide à ceux qui souffrent, moralement, et cela quelque souffrance que je doive en éprouver moi-même, car il va de soi que l'être impressionnable que je suis ne regarde pas toujours sans émotion l'abîme où semblent sonner les consciences! Ai-je besoin d'ajouter que vos confidences seraient, par moi, religieusement gardées? —Où! je me rends à ces raisons... Vous m'avez convaincu... C'est à tant que je disais tant à l'heure, avec une résignation plus apparente que réelle, que le passé est mort, que tout ce que on pourra faire et dire ne changera rien à la situation... Je suis, au contraire, absolument convaincu que tel ou tel

fait inattendu se produira tôt ou tard, dans des circonstances que nul ne saurait prévoir, et fera surgir tout à coup la vérité en pleine lumière... Alors, il se pencha, en effet, qu'il soit utile... nécessaire, indispensable même, comme vous l'avez déclaré avec tant de force, que vous connaissiez les secrets dessous de l'affaire... Vous me voyez donc prêt à reprendre la conversation interrompue cet après midi et à vous fournir les renseignements que vous souhaitez plus et mieux que de me demander de vous éclaircir sur la question... Dans ce cas, j'étais disposé à parler... Même, j'avais apporté ces journaux à cet effet... Vous savez pourquoi... Mais vous avez fait plus et mieux que de me demander de vous éclaircir sur la question... Les raisons que vous avez invoquées si gravement pour avoir satisfaction sont, à mes yeux, décevantes... Surtout étant donné l'homme que vous êtes et pour qui, personnellement, je professe la plus haute estime, parce que, maintes fois, je l'ai vu à l'œuvre, en son rôle de pasteur... Je vous remercie de votre bonne volonté à satisfaire les désirs de l'humble prêtre que je suis... —Où! je me rends à ces raisons... Vous m'avez convaincu... C'est à tant que je disais tant à l'heure, avec une résignation plus apparente que réelle, que le passé est mort, que tout ce que on pourra faire et dire ne changera rien à la situation... Je suis, au contraire, absolument convaincu que tel ou tel

tail, tous les événements qui s'étaient produits avant le meurtre du commandant Philippe Duroc... La conversation fut, brusquement, interrompue... On avait marché dans le jardin... L'abbé se leva, après avoir fait un geste pour recommander le silence à ses hôtes... Marion parut sur le seuil... Elle était sortie du presbytère par la porte de la cuisine dans le jardin, derrière la maison, et elle avait étendu, sur les haies, du linge à sécher; puis, comme tous les soirs à pareille heure, elle s'était présentée devant son maître et pasteur, qui veillait, au parloir — ou, pour lui demander s'il n'avait plus besoin d'elle. Comme tous les soirs, l'abbé dit: —Vous pouvez vous retirer... Que Dieu soit avec vous... La servante salua et, grave, lente, sortit. On entendit le bruit de ses pas sur le gravier... le bruit s'éloigna et cessa; puis, tout retomba au silence, où retentissait toujours, scandée, sonore, la chanson du grillon... Les trois hommes restaient impressionnés. —Bombers jours!... dit le commandant. Oui, il manquait quelque chose, à la fête familière.

tail, tous les événements qui s'étaient produits avant le meurtre du commandant Philippe Duroc... La conversation fut, brusquement, interrompue... On avait marché dans le jardin... L'abbé se leva, après avoir fait un geste pour recommander le silence à ses hôtes... Marion parut sur le seuil... Elle était sortie du presbytère par la porte de la cuisine dans le jardin, derrière la maison, et elle avait étendu, sur les haies, du linge à sécher; puis, comme tous les soirs à pareille heure, elle s'était présentée devant son maître et pasteur, qui veillait, au parloir — ou, pour lui demander s'il n'avait plus besoin d'elle. Comme tous les soirs, l'abbé dit: —Vous pouvez vous retirer... Que Dieu soit avec vous... La servante salua et, grave, lente, sortit. On entendit le bruit de ses pas sur le gravier... le bruit s'éloigna et cessa; puis, tout retomba au silence, où retentissait toujours, scandée, sonore, la chanson du grillon... Les trois hommes restaient impressionnés. —Bombers jours!... dit le commandant. Oui, il manquait quelque chose, à la fête familière.